

de ces dernières ont été abandonnées pour suivre les premières. Une grande quantité de gaz s'est donc accumulée dans celles-ci, et cette bouillière passait en effet pour être des plus dangereuses.

Le 14 juin, après inspection des lieux, aucun danger ne fut signalé et le travail commença à six heures. Une heure environ après, une explosion fut entendue, suivie de fracas épouvantables et de cris déchirants. Le gaz s'était enflammé et la plupart des travaux de support s'écroulèrent; soixante-sept ouvriers étaient dans la mine. Le secours fut arrivé promptement, et un moment on a pu espérer que l'explosion n'aurait aucun résultat fâcheux. Dix-neuf ouvriers ont été retirés, fort légèrement atteints. Après quelques recherches, onze ont été encore trouvés assis ou renversés à terre, brûlés à plusieurs parties du corps, mais respirant encore. Des secours immédiats, donnés par des chirurgiens arrivés à la hâte, les ont rappelés à la vie.

Mais trente-sept ouvriers étaient encore dans la mine, et bientôt, en découvrant quatre corps entièrement inanimés, on put reconnaître qu'il n'y avait plus aucun espoir de sauver les autres.

Alors a commencé un spectacle navrant. L'entrée du puits était remplie d'enfants, de femmes, de vieillards accourus pour chercher un fils, un frère ou un époux. A mesure que chaque cadavre arrivait à la lumière, son visage était mis à nu, et cette foule se pressait anxieuse pour le reconnaître; puis une civière l'emportait suivie de deux ou trois personnes en larmes. Trente-sept cortèges semblables ont quitté la noulière pour prendre, dans les chemins de la campagne, des directions différentes; cette douloureuse procession ne s'est terminée qu'à six heures du soir.

On ignore la cause de cette catastrophe. Le surveillant général des travaux est au nombre des morts.

Voici, si nous sommes bien informés, quels seraient les changements, assez peu importants au point de vue de la dépense, qu'il s'agirait d'introduire dans l'uniforme de l'infanterie :

Le jambière de cuir a toujours paru incommode aux hommes du métier. Elle serre la jambe du soldat d'une manière gênante, surtout dans les longues marches. Elle est difficile à lancer, en cas d'alerte, et en se hâtant, ou dans l'obscurité, on se trompe d'un œillet, il faut recommencer. Aussi l'année dernière, au camp de Châlons, lorsqu'il y avait de nuit une prise d'armes soudaine, les hommes sortaient des tentes, les jambières à la main, et venaient les lacer sur le front de bandière. En route, lorsque l'étape se prolonge un peu, ils les suspendent presque toujours derrière le sac, afin de marcher plus à leur aise. Il serait question en ce moment d'essayer de porter simplement le bas du pantalon dans des gêtres souples et commodes, qui seraient de toile ou de cuir suivant le cas de saison. Or, les gêtres de toile et de cuir étant déjà en usage dans les corps d'infanterie de ligne, il résulterait de ce changement dans la tenue actuelle une diminution au lieu d'une augmentation de dépense.

On a renoncé au schako bas, de drap garance et de forme assez peu gracieuse, qui avait été proposé et mis en essai dans un régiment de la garnison de Paris.

Il s'agirait maintenant de l'adoption, après expérience faite, d'une coiffure tenant à la fois du schako et de la casquette, et réunissant l'élégance de la forme aux avantages de la commodité et de la légèreté. Cette coiffure serait de drap garance et ornée, pour la grande tenue, d'une aigrette ou petit plumet porté dans une tulipe de cuivre.

Les statisticiens arrivent quelquefois à des résultats étonnants. En voici un qui a recherché la consommation annuelle du vin de champagne dans le monde entier : En chiffres ronds, cette consommation monte à 30 millions de bouteilles, et se répartit ainsi :

L'Afrique (la malheureuse !) 100,000 bouteilles; Espagne et Portugal, 300,000; l'Italie, 400,000 (petits buveurs); la Belgique, 500,000; la Hollande, autant; l'Allemagne, 4,800,000 (cela commence à bien aller); la Russie, 2,000,000; la France, 2,500,000; l'Angleterre, 5,000,000 (bravos!); les Indes, consommation pareille; enfin (inclinez-toi, Champagne!) l'Amérique du Nord, 10,000,000!

Reste maintenant cette question à poser au statisticien, et qu'il aurait dû commencer par résoudre : La Champagne peut-elle expédier annuellement 30 millions de bouteilles de son vin? Il n'y a probablement pas songé.

Une dame, qui désire que son nom ne soit pas publié, a remis au directeur de l'administration de l'Assistance publique une somme de 5,000 francs, dont 4,000 francs pour les victimes pauvres de l'explosion de La Villette, et 4,000 francs pour les pauvres du 7^e arrondissement, qu'elle habite.

EMPRUNT ROMAIN

Décreté par bref pontifical du 11 avril 1866.

Titres de 500 fr. de capital nominal, émis à 330 fr., rapportant 25 fr. d'intérêt annuel (7 1/2 0/0), payable : 100 fr. en souscrivant, 100 fr. le 15 juillet 1866, 130 fr. le 15 octobre 1866.

La souscription est ouverte chez MM. Edw. Blount et Co, banquiers, chargés de l'émission de l'emprunt, 3, rue de la Paix, à Paris, à Lille, chez M. A. Scalbert, banquier. 6149-5236

VARIÉTÉS

SIMPLE RÉCIT D'UN JEUNE MÉDECIN POLONAIS.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX, du 22 juin 1866)

I. — A Breslau.

— Si je vous ai conduit jusqu'ici, me dit mon hôte, c'est parce que je ne voulais vous quitter que le plus tard possible et quand je vous saurais loin du danger.

Je le regardai, j'allais l'interrompre; il continua :

— Il est temps de vous l'apprendre : les conviés du Winter-Garten, dénoncés depuis hier, ont été, pour la plupart, arrêtés à domicile; à l'heure où je vous parle, on a dû fouiller chez moi pour vous y trouver; j'étais heureusement prévenu de la visite qu'on nous ménageait, et nous avons pu l'éviter.

— Mais notre ami Johann Ostern? demandai-je.

— C'est de l'endroit où déjà il était en sûreté qu'il m'a fait parvenir l'avis de ces visites domiciliaires; voilà donc pourquoi nous sommes ici, et pourquoi nous y avons trouvé Silvane et Nüchtern. Si la fillette s'est fait suivre par lui à l'aide du mouchoir de son maître, c'est parce qu'il fallait éloigner de Breslau le trop fidèle animal. Son instinct eût servi de guide à la police pour découvrir la cachette où, je l'espère, Johann demeurera à l'abri des recherches jusqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen de lui faire quitter secrètement la ville. Assez d'autres vont payer cher, sans doute, une généreuse imprudence. Quant à vous, votre qualité d'étranger, pis que cela, pour parler selon le train des choses, votre nationalité, vous expose à toutes les persécutions qu'on présume légitimes dès qu'elles peuvent se couvrir du voile de la raison d'Etat et du masque de la justice. S'il s'agissait de lutter en vue d'une espérance réalisable, je vous dirais : Revenez à Breslau, ou plutôt je vous aurais retenu; mais chez nous il n'y a rien à espérer, et une brève et inutile n'est point de l'héroïsme. Vous m'avez parlé de votre mère, je pense à elle; et comment ne penserais-je pas à celle qui vous attend, moi qui ai tant souffert à attendre mon fils unique, parti pour se mêler à une émeute d'où il ne devait pas revenir! C'est pourquoi je vous dis, mon ami : Séparons nous; voici votre chemin, partez!

Le souvenir de ma mère, évoqué par ce digne homme ne me permit d'opposer aucune résistance à son ordre de départ.

— Tenez, me dit-il encore en me mettant un papier dans la main, ceci est votre itinéraire; suivez-le aussi exactement que les circonstances vous le permettront. Quant à votre sac de voyage, il ne doit pas être loin.

En effet, à peine eut-il jeté les yeux et plongé la main dans le fouillis de branches et de feuilles du hallier voisin, qu'il en tira mon sac et me le présenta.

— Mais qui donc l'a apporté là? demandai-je.

— Parbleu, c'est Silvane, me répondit le bonhomme; la fillette est petite, mais elle est forte.

— Et puis, nous étions deux; Nüchtern m'a aidé, dit celle-ci, sans discontinuer ses soins à l'ami de Johann.

La nuit était venue; mon hôte me tendit une dernière fois la main, je la serrai cordialement; puis, allant à Silvane, je me penchai vers elle et lui donnai un baiser sur le front. L'enfant était si préoccupée du chien blessé, qu'elle ne releva pas même la tête pour me dire adieu.

II. — Une halte.

Ayant ainsi, et sincèrement à regret, pris congé de mon hôte et de sa petite-nièce, je m'acheminai vers Trebnitz; mais une idée qui m'obsédait ralentissait à chaque instant de plus en plus mon allure. Je me reprochais d'abandonner dans la peine mes jeunes amis de Breslau, et, croyant les entendre m'accuser de lâcheté, j'allais résolument revenir sur mes pas, lorsqu'une réflexion me décida à poursuivre ma route.

— Quand on n'a plus que la prison en perspective, me dis-je, il n'est pas plus honnête de s'y dérober par la fuite que de se cacher pour s'y soustraire. Johann Ostern, Dieu le sait, n'est point un lâche; il s'est caché, je puis partir!

La conscience mieux en repos, je me mis à arpenter le chemin du pas d'un voyageur qui voit encore à longue distance devant lui l'endroit où il a marqué son étape, et qui craint de n'y pouvoir arriver que lorsque toutes les portes seront closes. Ce fut précisément ce qui m'advint : plus de portes ouvertes, plus de lumière à l'intérieur des maisons quand je m'aventurai dans le bourg de Trebnitz. Tout le monde dormait. Heurter chez les gens et les réveiller pour leur demander un gîte, c'était, de la part d'un voyageur arrivant de Breslau, certainement commettre une imprudence. La nouvelle des arrestations motivées pour la convocation au Winter-Garten y pouvait être parvenue; en me présentant à pareille heure, je devais éveiller contre moi les soupçons. Or, me rendre suspect équivalait à me constituer prisonnier. Je traversai le bourg, heureux de le trouver désert et ayant grande hâte de m'en éloigner. Je ne m'arrêtai point même quand je l'eus de beaucoup dépassé. J'étais alors, je l'ai dit, un solide marcheur, et je ne pouvais cheminer par un temps plus favorable; je voyageais sous un ciel sans nuages, la lune dans son plein éclairait tous les points de la route; de

plus, je ne craignais point de m'égarer : j'avais assez bien en mémoire la carte topographique du pays pour me diriger en droite ligne sur Oels, ma seconde station, l'itinéraire que mon hôte m'avait remis au départ.

Aussi bien que Trebnitz je dépassai Oels, et, au jour naissant, je marchais encore. Mais la fatigue était venue, elle avait alourdi mon pas, et je sentais mon dos ployer sous le poids de mon sac de voyageur. Je n'étais plus qu'à un petit quart d'heure de Kempen, ville de la Posnanie, réunie aux Etats prussiens, mais qui se souvient qu'elle était polonaise avant le partage de 1773. Il me suffisait, pour y arriver bientôt, d'un dernier effort de courage; cependant, au lieu de presser le pas, je me décidai prudemment à faire halte et à prendre un peu de repos, afin de ne pas m'exposer aux dangereuses suppositions d'un piéton, harassé d'une marche nocturne, ne pouvait manquer d'être l'objet aux frontières de la Prusse et de la Pologne.

Je me débarrassai de mon sac de voyage, que je posai à terre; puis, assis sur le bord d'un fossé, je pensai qu'il était temps de prendre connaissance de l'itinéraire qu'avait tracé pour moi mon hôte de Breslau. Je dépliai le papier; les instructions qu'il contenait commençaient ainsi :

« Copie d'une note adressée par... à son ami D. J. A. »

Ces points groupés en triangle, ces chiffres, ces initiales, énigmes pour tout autre, je les lus aussi couramment que si le copiste eût écrit sans signes mystérieux et sans abréviations :

« Copie d'une note adressée par Johann Ostern à son ami le quatrième engagé dans la 7^e section de la jeunesse armée. »

Or, ce quatrième engagé, c'était moi. Dans cette association, où le signe numérique attribué à chacun de nous s'exprimait par la lettre qui lui correspondait dans l'ordre alphabétique, j'étais le D de la série d'affiliés à laquelle j'appartenais.

Je fus profondément touché en apprenant ainsi que la première pensée de mon ami Johann, à peine hors d'un danger imminent, avait été pour moi. Je me creusai la tête pour deviner comment, de sa retraite, où il devait craindre de communiquer avec le dehors, il avait trouvé le moyen de faire parvenir à mon hôte ses conseils sur la route qu'il me fallait suivre. Peu à peu, tandis que je réfléchissais, mes idées devinrent confuses, mes paupières s'appesantirent, et finalement je m'endormis.

Le soleil avait monté haut dans le ciel quand je rouvris les yeux. Je me levai, secouai la poussière de mes habits et de mes souliers; l'eau fraîche d'un ruisseau qui m'avait à peu de distance du fossé où je m'étais endormi acheva de me réveiller, et, le sac au dos, je me remis en route.

Il ne me fallait plus, je l'ai dit, qu'un quart de marche pour arriver à Kempen, qui allait être positivement ma première étape depuis mon départ de Breslau. Je me promis de repartir, sinon la nuit suivante, du moins, au plus tard, le lendemain. Ma halte devait être plus longue, car ce n'est que cinq mois après mon arrivée à Kempen que je traversai Wieruzow, gros bourg polonais qui n'est distant que d'un mille et demi de la ville où je ne voulais me reposer qu'un jour.

L'itinéraire qui avait été copié par mon hôte contenait, outre le tracé du voyage jusqu'à destination, diverses instructions telles que celles-ci : « Partout où il n'est pas personnellement connu, celui qui peut être poursuivi risque moins à se montrer et à parler sans affectation qu'à s'isoler et à se taire. Ainsi, en voyageant, marcher en plein jour; suivre les grandes routes; entrer dans les villes; choisir, pour y séjourner, les auberges les plus fréquentées; se faire servir dans la salle commune; si l'on a des voisins de table, ne pas écouter avec inquiétude ceux qui causent tout bas, mais jeter gaieusement son mot dans la conversation de ceux qui jasant tout haut; ne jamais interroger, si ce n'est pour savoir où est situé le bureau de la police, et être toujours prêt à répondre. »

J'avais précisément, depuis la veille, fait le contraire de ce qui m'était prescrit par ces sages instructions; mais j'en étais au début de mon voyage : je me promis, à partir de ce moment, de les observer de point en point, et j'entraî dans Kempen.

Une large rue continuait la grande route; je la suivis, passant sans m'arrêter devant la porte de quelques petits débitants de bière et d'eau-de-vie chez lesquels je n'apercevais que deux ou trois fumeurs atablés, ou même, chez d'autres, toutes les tables vides et le cabaretier attendant la pratique. Enfin, vers le milieu de la rue, le bruit des ailes d'un petit moulin, qui servait à la fois de girouette et d'enseigne, me fit lever les yeux vers une maison de belle apparence. L'inscription, qui se prolongeait sur une ligne, d'un bout à l'autre de la façade, disait :

« Au moulin de Sans-Souci. Hôtel de la Poste; table pour 400 couverts, écurie pour 50 chevaux. »

Quelques fougons étaient arrêtés devant la porte; les gobelets tintaient sur le comptoir; un cliquetis d'assiettes se mêlait au bourdonnement des voix dans la salle commune; c'était l'heure du dîner, et je jugeai au bruit que les convives étaient nombreux. Je ne pouvais mieux choisir mon point d'arrêt pour me conformer aux instructions de mon ami Johann : Aussi, moins d'une minute après que l'enseigne mobile eut attiré mon attention, j'avais déjà confiné mon sac de voyage à l'une des servantes de l'auberge, retenu ma chambre pour la nuit suivante et pris place à la grande table où des rou-

liers, des marchands, plusieurs bourgeois de la ville et quelques voyageurs mangeaient en commun.

La conversation était générale et fort animée; mais elle semblait poussée dans la voie des nouvelles alarmantes et même sinistres. Dans ce pays du silence forcé, quant aux événements qui pourraient émouvoir le populaire, j'entendis parler librement de familles au désespoir et de victimes. On interrogeait en citant des noms, et ceux des assistants qui étaient ou qui paraissaient être le mieux informés répondaient aux questionneurs par ces mots qui rembrunissaient tous les visages :

« Perdu! — Condamné! — Frappé cette nuit! — Mort ce matin! »

Bien que les noms cités me fussent inconnus, comme j'ignorais pour la plupart ceux de mes amis les affiliés de Breslau, je ne crus pas me tromper en supposant qu'il s'agissait de ceux-ci. On parlait de catastrophes si récentes, que la distance entre Kempen et le chef-lieu de la Silésie aurait pu me donner à réfléchir sur ma supposition. Cette difficulté ne m'arrêta point; elle n'allait pas jusqu'à l'impossible : la police a des courriers si rapides, et les signaux du télégraphe vont plus vite encore. Ce fut d'ailleurs un peu mon esprit, ce fut d'entendre nommer des jeunes filles, des femmes, et en les nommant on disait aussi : « Perdues! Condamnées! » De qui pouvait-il être question, si ce n'est des sœurs et des mères de nos conviés au Winter-Garten? Mais sous quel prétexte étaient-elles condamnées? De quoi les punissait-on, si ce n'est de leur dévouement, sans doute, à leurs fils, à leurs frères? A cette pensée le vertige de l'indignation me monta au cerveau, et, obliant toute prudence, j'allais, par la violence de mes paroles, m'exposer à partager le sort de mes amis, quand un incident de la rue me laissa muet et, par un mouvement spontané, groupa mes compagnons de table aux trois fenêtres de la salle d'auberge.

M'étant levé ainsi que les autres, mais seulement après eux, je ne pus trouver de place à l'une des croisées pour voir ce qui se passait dans la rue. A tous les étages des maisons qui faisaient face à l'auberge, je voyais des curieux se pencher au dehors et regarder en bas; mais rien ne m'apprenait quel était le spectacle qui attirait tant de regards. C'était, auprès de moi comme au loin, un morne et religieux silence, une sorte de stupeur que je partageais sans la comprendre. Le seul bruit qui vint à mes oreilles, bruit singulièrement distinct, était celui des pas frappant à temps égaux le cailloutis de la rue; on eût dit une ronde de soldats qui passait.

En m'éloignant de la fenêtre, où j'avais essayé vainement de me faire une place, j'aperçus la fille de service à qui, en entrant, j'avais donné mon sac de voyage. Elle se tenait assise près de la porte, les mains jointes sur la poitrine. Cette fille balbutiait une prière. Son visage était très pâle.

— La ville est-elle menacée d'un malheur? lui demandai-je.

— Le malheur est partout dans la ville, me répondit-elle.

— Est-ce donc un convoi de troupes qui arrive?

— Non, ce sont encore des défunts qu'on mène au cimetière. Nous ne voyons que cela depuis huit jours. Ce qui passe maintenant, c'est le maître d'école et ses deux enfants.

— La peste est donc à Kempen?

— Peste ou petite vérole, chez nous c'est la même chose; je lui ai toujours vu faire beaucoup de victimes; mais jamais il ne lui a tant fallu que cette année. Nos médecins meurent à la peine; on en attend d'autres, mais ils n'arrivent pas!

Je me fis indiquer la demeure du chef de la police; un quart d'heure après j'étais devant lui.

— Monsieur, lui dis-je, je me trouve par hasard de passage à Kempen, je n'avais pas l'intention de m'y arrêter; mais j'apprends que l'épidémie qui règne dans cette ville atteint un si grand nombre de malades qu'elle ne permet pas à vos médecins de donner leurs soins à tous ceux qui en sont frappés. Je suis docteur en médecine, et je viens me mettre à votre disposition pour suppléer mes confrères épuisés de fatigue.

— Cette démarche vous honore d'autant plus, me répondit le chef de la police, qu'ici vous devez vous croire en danger.

— Le lit du malade, répliquai-je, c'est le champ d'honneur du médecin.

— Agssi n'est-ce pas le danger de la contagion que j'avais en vue, riposta le chef de la police.

— Et d'un mot, pour se faire mieux comprendre, il me salua par mon nom.

— Vous me connaissez? lui dis-je.

— Nullement; mais j'étais informé de votre arrivée par ceux qui m'ont rendu compte de votre voyage depuis Breslau. Que ceci ne vous inquiète pas, je devais vous laisser passer. Ainsi c'est votre dévouement qui vous retiendra ici, et non moi.

Cela dit, il appela un de ses agents, auquel il ordonna de me conduire au bureau du service médical établi en permanence dans la ville depuis l'invasion de l'épidémie.

Mon intention n'étant pas d'entrer dans les détails de cette campagne meurtrière, ceux-ci trouveront ailleurs leur place; je me bornerai à dire pourquoi je prolongai mon séjour à Kempen longtemps après que le fleau qui décimait la population eut cessé de sévir.

Si la mort ne prenait pas tous nos malades, la maladie, en revanche, n'en abandonnait aucun sans leur laisser d'horribles traces de son passage ou d'incur-

rables infirmités. Parmi les victimes confiées à mes soins, l'une des plus éprouvées fut certainement le père du chef de la police, femme qui avait été, me dit-on, fort intelligente, mais qui, surtout, j'en réponds, avait dû être très-belle; je ne l'ai connue qu'à cette dernière période de la décadence sénile que nous désignons par le mot de enfance. Un autre que moi avait été appelé auprès d'elle, au début de la maladie; je ne dis point cela pour récriminer; comme j'étais le dernier venu dans le service médical : les clients qui avaient le plus d'importance revenaient de droit à mes anciens.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 22 juin.

Le marché a été aujourd'hui notablement plus ferme mais sans beaucoup d'animation, les consolidés anglais ont gagné à la 2^e cote 1/8 perdu à la première; ils sont à 86 1/4 à 3/8. La rente ouverte à 62.80, a atteint 63 fr. et reste à 62.90. L'Italien s'est élevé de 38.30 pour rester à 39.35. Le Mobilier s'est tenu de 426.25 à 437.50; il reste à 436.25. L'Espagnol finit à 198.75 après 187.50 et 203.75. L'Orléans reste à 785, le Nord à 1060, le Lyon à 778.75, le Midi à 510. L'Autrichien à 292.50, le Lombard à 267.50, le Saragosse à 120, le Nord d'Espagne à 71.25 et le Sarde à 70. Le Mexicain a repris à 22 fr. et reste à 24 1/2. Le comptoir d'Escompte est à 680, le Transatlantique à 367.50 et l'Immobilière à 282.30.

Cours moyen du comptant : 30/0 62,90.

4 1/2 0/0 92,62 1/2

Banque de France 3,450.

Crédit Foncier 1,115.

COURS DE LA BOURSE

Du 21 juin 1866.

Cours de ce jour	Cours précédent
3/0/0..... 62 90 —	3/0/0..... 62 90
4 1/2/0/0..... 92 25 —	4 1/2/0/0..... 92 62 1/2

COMMERCE

Havre, 22 juin. — Cotons. — Le marché a encore été plus calme aujourd'hui, et l'on ne note que 151 b. de ventes à quatre heures, avec des prix lourds et irréguliers.

Les courtiers en révisant la cote cette après-midi, ont baissé la plupart des désignations de 5 à 10 fr. — Le très bas Louisiane ressort ainsi à 150 fr., le bas à 180 fr.

Laines. — Nous continuons d'avoir une petite demande régulière à prix sans changement, et il a été de nouveau vendu 25 b. Buenos-Ayres en suite de 1 fr. 40 à 1 fr. 80.

New-York, 9 juin, au soir.

Coton, soutenu à 38 cent. le middling Upland.

Change sur Paris, nominal à 3 fr. 66 1/2.

New-Orleans, 8 juin.

Coton : Le low middling vaut 36 c. affaires nulles; les nouvelles de la récolte sont mauvaises. Recettes de la semaine, 5,000 b.

Mobile, 8 juin.

Coton : On cote le middling de 33 à 34 c.

Savannah, 8 juin.

Coton : Recettes de la semaine, 3,200 b.

Liverpool, jeudi (2^e dépêche).

Voici la cote arrêtée par les courtiers :

Middling Georgia, 12 1/2 (baisse 1 1/2); Mobile, 12 7/8 (baisse 1 3/8); Louisiane, 13 1/4 (baisse 1 1/4); fair Jmel roulé, 18; ouvert 18 1/4 (baisse 1/4); Smyrne, 9 (baisse 1/2); fair Pernambuco, 14 (baisse 1/2); Maceio, 12 1/2 (baisse 1/2); Bahia, 13 1/2 (baisse 1/2); Margaran, 14 (baisse 3/4); Haiti, 11 1/2 (baisse 1); Sawinned, 9 (baisse 1/4); Broach, 9 (baisse 1/4).

LE RENSEIGNEMENT.

seul journal faisant connaître chaque semaine tous les faits commerciaux de la France et de l'Algérie, sur les faillites et leurs suites, sociétés, séparations de biens, interdictions, etc.; contributions, expropriations; ventes de fonds de commerce à Paris. Bulletins commerciaux et financiers. Articles d'industrie et de jurisprudence, murs des principaux marchés français. Coopérants et étrangers. — Abonnements : euros, rue Tiquetonne, 15. — 1 an, 23 fr.; Paris, 12 fr. (franco.) 24 j. 6140

La délicieuse Revalésière du Barry guérit, sans médecine, sans purges et sans frais, les nerfs, estomac, foie, gastrites, gastralgies, dyspepsies, diarrhée, poitrine, asthme, phthisie, gorge, bronches, vessie, reins, intestins, inflammations, muqueuse, cerveau et sang. Elle économise mille fois son prix en d'autres remèdes. 60,000 cures par an, rebelles à tout autre traitement. 1/4 kil., 2 fr. 25 c.; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 2 kil., 12 fr.; 4 kil., 22 fr.; 12 kil., 60 fr. — La Revalésière chocolatée, en boîtes de 12 tasses, 2 f. 25; 24 tasses, 4 fr.; 288 tasses, 32 fr.; 576 tasses, 60 fr. — Du Barry, 26, pl. Vendôme, Paris. — Dépôt à Roubaix chez MM. Deschodt et Coille. x-6140

RUE DE LA FOSSE-AUX-CHÈNES, 22

VENTE DE PAPIERS PEINTS AU PRIX DE FACTURE